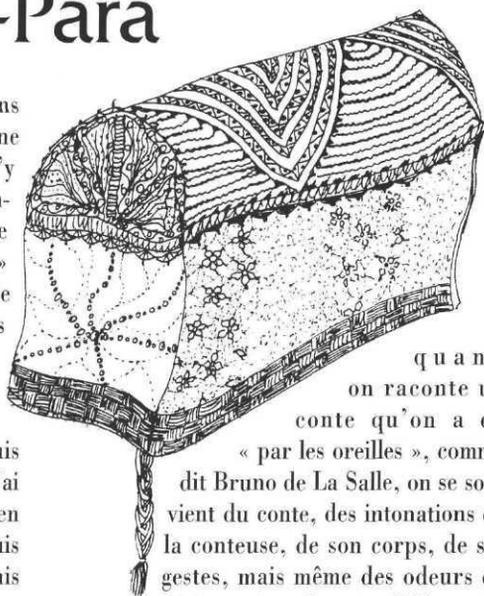


# Praline Gay-Para

C'est très difficile de fouiller dans son répertoire, en général on ne sait pas ce qu'on raconte. Le seul moyen d'y arriver, c'est de penser à son nombril, comment on en est arrivé là. À part le fait de dire « J'ai de la chance de faire ce métier » qu'est-ce que je sais ? C'est parce que je suis une oublieuse que je raconte des contes. Ce sont les seules histoires où on n'a pas de chance d'oublier les choses.

Donc, la première question que je me suis posée c'est : « à partir de quel moment j'ai commencé à m'intéresser aux histoires en général ? » et j'ai réalisé que c'était depuis ma plus tendre enfance. Depuis que je sais lire, j'avale des histoires. En plus j'ai eu une chance extraordinaire : à l'âge de 5 ans, une de mes tantes m'a lu *L'Illiade*, *L'Odyssée*, en version intégrale, les contes chinois, russes, et je crois que c'est indélébile. Donc le virus a été attrapé très tôt. Et aujourd'hui encore, je pense que je ne peux pas vivre sans histoires, à lire, à regarder, au cinéma, à la télé, au théâtre... sans journal, faits divers, etc. J'ai besoin de fiction pour exister. Là où je suis « un cas » pour nos deux amies ici, c'est que je suis arrivée au conte par le biais d'un travail universitaire, c'est-à-dire que j'ai fait un collectage de contes au Liban entre les années 79 et 83 en vue d'une thèse de 3<sup>e</sup> cycle. J'ai eu la chance que Geneviève Calame-Griaule l'ait dirigée. Pour ces contes-là j'avais eu une approche de « Madame Je-sais-tout », une approche d'ethnologue, de linguiste, un peu extérieure. Mais je peux dire aujourd'hui que le fait d'avoir écouté ces contes (qui n'avaient pas été dits depuis longtemps d'ailleurs, il ne faut pas idéaliser la situation du conte dans les pays dits « du tiers-monde ») ça donne une mémoire intégrale des choses. Non seulement



La Planteuse de cumin. Contes du Liban, L'Harmattan

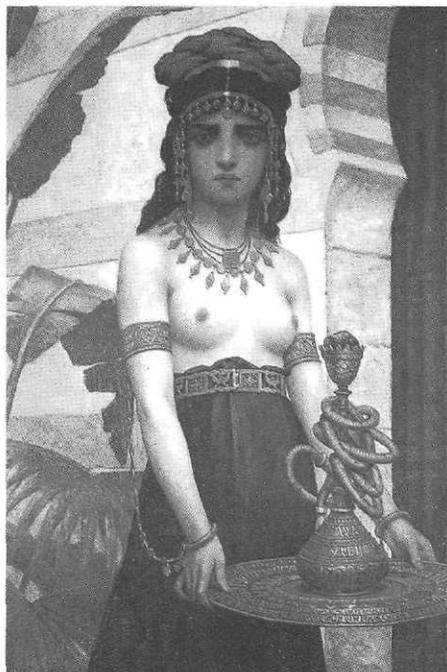
quand on raconte un conte qu'on a eu « par les oreilles », comme dit Bruno de La Salle, on se souvient du conte, des intonations de la conteuse, de son corps, de ses gestes, mais même des odeurs de cuisine, même des pins d'Alep qu'il y a dehors, même des bruits de cigales, même de la scène de ménage des voisins, à côté, enfin tout est là. Donc, à cette époque, comme j'avais une approche universitaire, j'avais un respect presque sacro-saint de la forme et de la manière de dire ces contes-là. J'ai commencé ma promenade de conteuse - parce que c'est une promenade - avec ces récits entendus là-bas. Des récits qui provenaient du pays où je suis née, où j'ai grandi. J'avais donc un répertoire très restreint géographiquement. Et de fil en aiguille, à force de travailler sur un outil, on finit par avoir une curiosité plus grande, c'est peut-être là qu'on a une chance de devenir intelligent un jour. J'ai commencé à lire des contes en vrac, quels que soient l'origine, le genre, le style... Ça a commencé à s'accumuler. Ça a ressemblé un peu à la boulimie. Cette ouverture-là m'a déjà donné des envies d'histoires d'ailleurs. Avec, au début, toujours le questionnement : est-ce que je peux les prendre, est-ce que je ne peux pas les prendre ? Mais la chance de cette rencontre, c'est que ça s'est passé à un moment où moi-même

j'avais un peu évolué, mes racines ne m'intéressaient plus en tant que telles, parce qu'en général on perd l'équilibre quand on a beaucoup de racines, on se casse la figure. Je les ai bien emberlificotées, je les ai mises dans mes souliers, j'ai préféré m'intéresser à mes ailes. Je ne me définissais plus comme libanaise, j'étais née au Liban, mais j'étais libanaise, entre autres, puisque ça faisait des années que je vivais à Paris, et que j'avais beaucoup voyagé... et dans les contes, et dans la vie. Cette ouverture des deux côtés m'a permis cette liberté, et jusqu'à aujourd'hui, je puise les histoires qui me plaisent. Plus je m'éloigne de l'approche scientifique universitaire, plus je me permets une approche artistique, c'est-à-dire une liberté esthétique, une liberté de la façon de dire, une liberté de triturer la langue. J'aime bien enquiquiner la langue française. Et voilà. Donc j'ai des formes que je pense être personnelles aujourd'hui, j'espère qu'elles vont bouger aussi, et je ne me sens plus liée vraiment par une tradition particulière ou par une façon de faire liée à un coin de la planète. C'est une somme de tout ça ; je ne renie pas une de ces composantes, mais ce sont plusieurs composantes.

Une fois qu'on a pris cette liberté, il y a aussi des répertoires provoqués. Vous êtes les mieux placés pour le savoir : « Allô est-ce que vous avez des contes sur le thème du Père Noël ? On organise une exposition où il y a le pompon du Père Noël qui sert de porte-bonheur, est-ce que vous avez des contes sur le pompon du Père Noël ? » par exemple. Parfois on refuse ce genre de demande parce que c'est vraiment... mortel. Et puis il y a des fois où on prend, parce qu'on en a envie. Juste un exemple : j'ai eu une commande l'an dernier pour une semaine de contes d'Espagne. Donc, on fouille, on cherche, heureusement qu'on se fait aider par des gens comme Céline [Murcier] ou comme Evelynne [Cévin] ou comme Muriel [Bloch], et on

lit des centaines et des centaines de contes. La semaine où on doit travailler on assure, mais au bout du compte, j'ai peut-être gardé deux histoires de tout ça. Je ne sais pas pourquoi celles-là, mais en tous les cas celles-là sont restées. Elles ne sont plus liées à la commande, ni à l'Espagne, elles sont liées à moi. Il y a un autre côté : quand on regarde son répertoire comme ça - photo aérienne - il dépend du public aussi. J'ai fait le choix de raconter aux plus petits, c'est-à-dire en crèche, comme aux plus grands, jusqu'à 210 ans à peu près. Et ça permet de s'interroger sur les durées, sur les rythmes, sur le style, sur la gestuelle, tout un ensemble de choses, qui font qu'on a un répertoire avec des formes plus éclectiques. Et ça, ça enrichit aussi. Le travail avec des musiciens formidables depuis quelques années m'a beaucoup appris à écouter ce que je fais, à donner une importance au rythme, à la musique des mots et au fait que la voix est aussi un instrument.

Une autre chose qui m'est personnelle, c'est un amour incurable des récits de vie. Avec Jean-Louis [Le Craver], j'ai eu la chance d'en collecter, d'en publier à Gennevilliers pendant deux ans. Nous les avons restitués en public, juste en les lisant, en n'intervenant pas du tout quant à la forme ou au fond. En revanche, pendant dix ans, j'ai collecté des récits de voyages de femmes antillaises - Martinique, Guadeloupe -, d'origine syrienne et libanaise. J'ai essayé de n'interviewer que les femmes de la génération de l'exil pour raconter comment se passaient les voyages dans les années vingt (c'est une émigration qui date des années 70 du siècle dernier - mais celles-là étaient vivantes, c'était l'intérêt..., les autres ne pouvaient plus me dire grand chose !). Pourquoi pouvait-on sortir d'un coin paumé du Nord-Liban et finir dans un caillou au milieu de l'Océan comme la Guadeloupe ? J'ai collecté ces récits-là pendant dix ans de ma vie.



*Dame Merveille et autres contes d'Égypte,*  
traduits ou racontés par Praline Gay-Para. Actes-Sud

Mais là, je n'ai pas été honnête en restitution intégrale. Ça m'a permis d'écrire une création que j'ai appelée « Exil d'elles », un spectacle que j'ai joué, que je continue de jouer avec une contrebasse, essentiellement, qui mêle le style du récit de vie au style du conte. Une autre caractéristique de mon répertoire, c'est que j'ai un amour fou pour les contes merveilleux. Et contrairement à l'idée répandue que le merveilleux s'oppose au facétieux, au comique, ou au drôle, pour moi, le conte merveilleux est ce qu'il y a de plus cocasse, de plus farfelu, de plus surréaliste, de plus *cartoon* - Tex Avery. Le merveilleux c'est ça :

Praline Gay-Para a notamment publié :

- *La Planteuse de cumin*, L'Harmattan.

- *Oranges sanguines*, La Rose des vents (Paroles).

- *Dame Merveille et autres contes d'Égypte*, Actes-Sud (Babel-Sindbad).

• Chez Syros dans la collection Paroles de conteurs : *L'Ogre gentleman et autres contes* ; *Le Fils de la tempête et autres contes* ; *Louliya et autres contes d'Égypte*.

• Deux articles sur la mémoire dans les *Cahiers de Littérature Orale*, n°23 et n°43.

• Et en CD ou Casette : *La Petite fille nounou et autres contes*, Enfance et musique.

tout est possible et vraiment c'est un toboggan de bonheur intégral. Voilà pourquoi je crois que j'ai une prédilection pour ce genre-là. Les images sont peut-être plus fortes que dans d'autres contes. Et puis, je trouve ça tellement saugrenu, que ça me plaît. Ça n'étonnera personne que je dise que j'ai quand même un pied bien ancré dans la Méditerranée, je n'ai pas de grand effort à faire pour fonctionner dans la symbolique et dans le sens immédiat des contes. J'ai trempé dans cette petite mer salée longtemps. En revanche, j'ai une question à laquelle je n'ai pas de réponse. J'ai eu la chance pendant des années de suivre les séminaires de Geneviève Calame-Griaule et peut-être que, géographiquement, le répertoire de contes que j'arrive le mieux à saisir au niveau du sens profond, c'est celui de l'Afrique de l'Ouest. Mais allez savoir pourquoi je ne peux pas raconter un conte d'Afrique de l'Ouest. Le seul que je raconte est très cocasse, mais je l'ai entendu de la bouche de quelqu'un. C'est une question sans réponse, bien évidemment. Ou peut-être est-ce parce que j'y comprends quelque chose que je n'arrive pas à raconter, je ne sais pas. Aujourd'hui, je suis à un bout du chemin, je sais que ce sont les choses les plus saugrenues, les plus absurdes qui m'attirent dans les histoires, et qui déterminent mon choix. Je sais qu'aujourd'hui toute la particularité au niveau sensoriel, sensuel, tout ce qu'on ressent dans le corps, les odeurs, les chairs de poule, c'est quelque chose d'essentiel dans mon choix des histoires. Quand je raconte, je suis une caisse de résonance d'une somme de sensations et d'émotions, juste dans l'instant. C'est éphémère. Et c'est fini. ■